

POCHES

Essais de mémoire

Parcourir l'espace, c'est aussi, souvent, fouiller le temps : Michel Chaillou nous permet d'en faire l'expérience, sur les terres de Montaigne, aux bords de la Dordogne.

Un titre est parfois trompeur : qui s'imaginerait trouver ici, autour de quelque domestique chez Montaigne, une reconstitution historique, au pire téléfilm en costumes, au mieux méditation et re-création subjective (pensons à la belle collection « L'un et l'autre » à laquelle Chaillou d'ailleurs collabora) en sera pour ses frais. C'est un labyrinthe qu'il nous faut ici explorer, apprivoiser – et sans autre fil d'Ariane que la curiosité, rapidement mise en appétit, et le plaisir du texte.

C'est un dimanche d'automne, le 23 septembre 1980 (le livre parut, initialement, en 1982), nous sommes à Saint-Michel-de-Montaigne et dans les villages avoisinants, il y a bien une sorte de domestique, un jardinier, un homme à tout faire plutôt, là-bas, dans ce qui reste du château, on le prénomme Alex. Il a une femme, qui vaque aux occupations du ménage et qui surtout – si l'on ne s'égare pas dans les prénoms – guide, au château et jusque dans la *librairie* (la bibliothèque) de Montaigne, des touristes qui tentent de lire les inscriptions latines et grecques à demi effacées sur les poutres du plafond (ainsi, de Terence : *Homme, je m'intéresse à tout ce qui tint à l'homme*). On croise aussi un curé, un ivrogne tenancier d'auberge (*L'Amérique!*), des chasseurs avec leurs chiens, des vieilles remâchant de vieux ragots. Au milieu de cette faune assez exotique se promène le personnage principal (employons ce terme par commodité), Gabriel, installé là depuis une semaine déjà, simple admirateur de Montaigne ou universitaire, historien, personne ne le sait précisément, qui vagabonde, interroge, enquête, fait la sieste dans la chaleur de l'après-déjeuner,

consulte distraitemment les cent volumes de sa « *bibliothèque de vacances* », éparpillés à travers la chambre de son hôtel modeste, mais aux fenêtres s'ouvrant sur le vaste paysage.

On l'aura compris sans doute : le fil narratif est bien mince, l'action (presque inexistante donc) se concentre sur une journée, les heures s'égrenant, marquées par les variations de la lumière de l'automne commençant, les cloches de l'église, les activités de chacun. L'essentiel est ailleurs : Chaillou entremêle ici, avec une sorte d'appétit d'ogre, les hommes et les bêtes, les paysages et les objets, et les siècles aussi. Sans crier gare, il passe de ce présent de 1980 (mais qui nous semble plus proche du temps de Montaigne que du nôtre !) à ces années où l'ancien conseiller au Parlement de Bordeaux se retira, « *l'an du Christ 1571, à l'âge de 38 ans* », une fois sa tâche accomplie, pour se livrer, lui aussi, au plaisir de rassembler, sur du papier, avec des mots, les bribes de ses pensées, d'essayer son esprit sur toutes les matières qui, au hasard, s'offriraient à lui. Puis d'autres temps encore viennent ici se superposer, d'autres couches d'existence se mêler : l'enfance de Gabriel ou d'Alex, les aïeuls ou les descendants de Montaigne, les visiteurs qui, au fil des siècles, redécouvrirent ce château presque complètement détruit et qui laisse donc libre cours aux imaginations fertiles.

Chaillou, pour tisser ce complexe tissu de temps, (« *je m'emmêle, moi l'informe, le serf d'une imagination de combien d'âmes* ») doit aussi inventer une langue : elle concourt, au début, à nous désarçonner, nous laisse perplexe (s'agirait-il seulement de tics d'écriture, de préciosités?) – mais peu à peu nous emporte. Drue et précise à la fois, mêlant avec gourmandise les noms propres des paysans et des rivières, des lieux-dits et des produits des champs, archaïque et artiste (quelque chose de Michon et des frères Goncourt en même temps), elle doit, lente en bouche, se déguster – comme un Bergerac robuste ou un Entre-deux-mers fruité.

Thierry Cecille

DOMESTIQUE CHEZ MONTAIGNE
DE MICHEL CHAILLOU
[Callimard] « L'imaginaire », 277 pages, 7,50 €

LA GLU DE JEAN RICHEPIN

José Cortis, 254 pages, 10 €

La pose sereine et bourgeoise de la maturité contredit le regard féroce des jeunes années : c'est ce qui surprend dans les quelques portraits de Jean Richepin (1849-1926). Le militant rebelle réputé anarchiste a laissé place à l'Académicien tenté par la politique et rattrapé par les honneurs. Très populaire de son vivant, l'écrivain aujourd'hui un peu oublié, a eu une vie littéraire foisonnante. Poète, chansonnier, romancier et dramaturge, il n'a eu de cesse d'évoquer ses grandes passions : la mer, le petit peuple. Dans *La Glu* (1881), roman emblématique de cette fin de XIX^e siècle, il décrit la chasse aux hommes menée par une courtisane. L'ogresse pousse ses victimes à la ruine, au déshonneur et à la folie. Celle qui se surnomme la Glu (comprendre aussi la goule?) sait manier « *les délicieuses tortures des désirs avortés* » avec « *la suavité endormeuse de certains poisons lents* ». Le drame a pour cadre une Bretagne où l'on parle patois et s'habille en costume local. Du simple pêcheur au médecin et jusqu'au comte, personne ne résiste à cette icône de femme fatale à la sexualité sadique et perverse. Elle illustre le propos des philosophes misogynes comme Schopenhauer, qui décrit les femmes comme « *le sexe second à tous égards* ». Elle sert d'épouvantail dans la pure tradition des romans d'apprentissage de l'époque où il s'agit de sauver un genre masculin exposé, pense-t-on, à la dépravation. La Muse des Romantiques s'est muée en Vampire des Décadents. Une pointe de mystère maléfique, l'attraction de l'androgynie (« *une grâce équivoque* » « *moins de femme que d'hermaphrodite* ») : tout y est, jusqu'au bestiaire diabolique traditionnel (la chienne, le serpent, le singe, la chèvre). *La Glu* n'a certes pas révolutionné la littérature, mais il illustre à merveille une misogynie paroxystique qui traverse les arts, dont Richepin s'est fait le héraut : « *Ah! les femmes! Comme on se rait heureux sans ces garces-là!* ».

Franck Mannoni